

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: La bataille de la Marne
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339669>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA BATAILLE DE LA MARNE

Les récits de la bataille.

(Voir croquis ci-contre et carte n^o 2.)

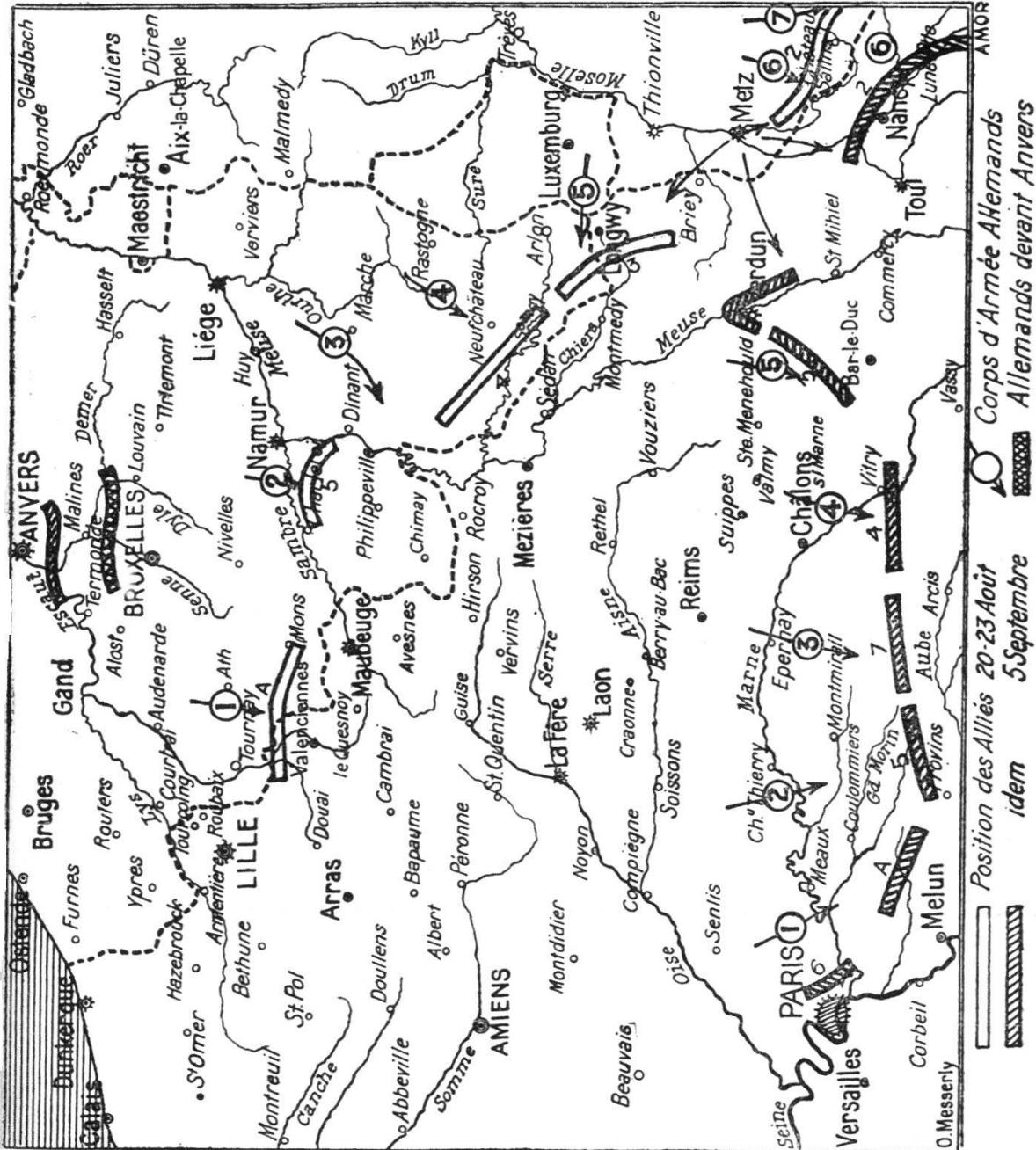
Pour juger mieux de la valeur des communiqués, il n'est pas inutile de faire précéder leur examen d'une description sommaire de la bataille sur la base des documents actuellement connus. Ils sont tant de source allemande que française et anglaise, la source allemande étant les dispositions du commandant en chef saisies à Montmirail, où, surpris par le canon, l'état-major du X^e corps d'armée de réserve les a oubliées sur une table.

LA VERSION RÉELLE

Huit armées allemandes ont participé au grand mouvement de conversion du front Bâle-Cologne qui a conduit à l'invasion des territoires luxembourgeois, belge et français. De ces huit armées, cinq ont pénétré sur ce dernier, tandis que l'armée du pivot, la VIII^e, détachement du général von Deimling, a été retenue en Alsace devant la 1^{re} armée française, général Dubail, et les VII^e et VI^e, généraux de Heeringen et prince héritier de Bavière, en Lorraine, devant la 2^e armée française, général de Castelnau.

Les cinq armées d'invasion sont les suivantes, énumérées de la droite à la gauche :

1^{re} armée, général de Kluck. Elle a marché par Liège et Bruxelles ; a conversé face au sud ; s'est heurtée



aux Anglais dans la région de Mons et, les refoulant, a pris direction sur Paris. Arrivée à proximité du camp retranché, elle a conversé de nouveau à droite, soit

vers le sud-est, laissant la place en dehors de son mouvement.

II^e armée, général de Bulow, qui a suivi l'itinéraire Huy-Namur-Charleroi, et de là au sud, pour passer la Marne à Château-Thierry.

III^e armée, général de Hausen, venue de Malmédy, et qui franchit la rivière à Épernay.

IV^e armée, duc de Wurtemberg, laquelle a pénétré en France par le Luxembourg belge et Mézières, et se déploie au sud de Châlons.

V^e armée, prince héritier d'Allemagne, pivot de la nouvelle conversion au nord de Verdun et flanc gauche de l'armée, longe le massif de l'Argonne.

Ces cinq armées constituent, à leur arrivée sur la Marne, une force de 14 corps d'armée actifs, 7 corps d'armée de réserve, et 2 corps et 3 divisions de cavalerie. Un corps d'armée de réserve, le XI^e, a été retenu devant Maubeuge, et un second, le VII^e, maintenu vers Reims.

Devant les vingt et un corps d'armée allemands, la ligne alliée, qui s'est repliée derrière la Marne, est disposée comme suit, de la gauche à la droite.

Dans le camp retranché de Paris, la 6^e armée, général Maunoury, composée de forces retirées d'Alsace, entre autres le 7^e corps d'armée, renforcées d'autres éléments;

L'armée du maréchal French près de Crécy-en-Brie ;

La 5^e armée, général Franchet d'Esperey, au nord de Provins ;

La 7^e armée, général Foch, au sud d'Épernay ;

La 4^e armée, général de Langle de Carry, vers Vitry-le-François ;

La 3^e armée, général Sarrail, en face du prince héritier d'Allemagne.

L'intention du général Joffre est de répondre à l'offensive allemande par l'offensive française, celle-ci

concentrant sur l'aile droite allemande la 5^e armée et l'armée French qui agiront de front, tandis que la 6^e armée, Maunoury, attaquera de flanc.

La manœuvre commence le 6 septembre par la marche en avant de la 5^e armée sur le Grand-Morin supérieur. Du côté allemand, où l'on est convaincu de la retraite des Français et résolu à les manœuvrer par leur flanc gauche pour les refouler vers Toul et Verdun, des mesures sont aussitôt prises.

Le général de Kluck dispose des II^e, III^e, IV^e, IX^e corps actifs et du IV^e de réserve, plus un corps de cavalerie¹. Dans sa conviction qu'il n'a devant lui que des forces démoralisées et que du côté de Paris il n'y a rien de sérieux, il laisse en réserve et en observation, derrière sa droite, le IV^e corps de réserve. Cette troupe fait face à Paris au nord de Meaux, soit à l'ouest de l'Ourcq. Tout le reste de l'armée marche sur le Grand-Morin, le traverse et s'avance, sur un large front, de Coulommier vers Provins, où il atteindra la gauche ennemie. Le corps de cavalerie est au centre, les II^e et IV^e corps composent l'aile droite, les III^e et IX^e l'aile gauche. Cette disposition laisse supposer que la cavalerie formant articulation centrale et liaison, l'aile droite est destinée à agir comme crochet offensif sur le flanc de l'ennemi, tandis que l'aile gauche attaquera de front, elle-même protégée plus à gauche par l'armée de Bulow.

Cependant, le 7 septembre, le général de Kluck, s'aperçoit que non seulement l'ennemi n'est plus en retraite, mais qu'il approche en force tant sur son flanc que sur son front. Les Anglais sortent en effet de la forêt de Crécy, entre cette localité et Villeneuve-le-Comte, et leur ligne le flanque jusqu'à la hauteur de

¹ La composition des armées allemandes, et plusieurs autres indications de fait sont tirées du récit publié par G. Wagnière dans son volume *Près de la guerre*, 2^e édition.

Mormans. Devant ses corps du centre, IV^e et III^e, le 18^e corps français de l'armée d'Esperey s'est déployé à la hauteur de Villiers-Saint-Georges. Ce corps a le 3^e à sa droite, puis le 1^{er}, puis le 10^e. Un corps de cavalerie est à l'aile gauche. Quant à l'armée de Paris, elle apparaît en face du IV^e corps de réserve sur les hauteurs de Dammartin, sa droite à la Marne.

Dans cette situation, le général allemand craint sans doute d'être percé entre ses premières lignes et sa réserve et ordonne une retraite sur la Marne avec repli de son aile droite. L'armée d'Esperey suit activement, les Anglais à sa gauche et son aile droite se dirigeant vers Montmirail, occupé par le X^e corps de réserve du général de Bulow.

Le 8 septembre, l'armée de Kluck, entraînant, semble-t-il, le X^e corps de réserve, continue son recul, avec les Anglais et les troupes du général d'Esperey sur les talons. A sa suite les alliés passeront ce jour-là le Grand-Morin et atteindront, le soir du 9, la vallée du Petit-Morin, qu'ils trouveront évacuée par l'ennemi. L'armée de Paris a refoulé le IV^e corps de réserve allemand sur l'Ourcq.

A la droite du général d'Esperey, la 7^e armée, général Foch, est composée d'éléments disparates, savoir des 9^e et 11^e corps, de la 42^e division, de la division marocaine, troupes françaises arrivées du Maroc et débarquées de Marseille sur le champ de bataille, des 52^e et 60^e divisions de réserve et de la 9^e division de cavalerie (trois brigades : deux lourdes et une légère). Elle subira l'attaque du général de Bulow qui, pendant que l'armée de Kluck recule et exécute un mouvement de conversion en arrière, à droite, met toute son énergie à percer le centre français. Pour cette attaque, le général de Bulow a sous ses ordres le VII^e corps, le X^e corps et la Garde qui relèvent de son commande-

ment d'armée, plus le XII^e corps saxon du général de Hausen et un corps de cavalerie.

Dans la nuit du 5 au 6 septembre, les avant-postes de la 7^e armée française ont occupé la ligne Soisy-Morains, et plus à droite vers Vatry. La 42^e division forme l'aile gauche. Devant l'attaque allemande qui se dessine vigoureuse sur tout le front, cette ligne cède du terrain. Le 8 au soir elle est au sud de Fère-Champenoise. Le 9, les Allemands occupent cette localité. Le XII^e corps saxon est parvenu jusqu'à Sommesous.

Le soir de ce jour-là, le général Foch décide de contre-attaquer. Il va recevoir le secours de la droite du général Franchet, le 10^e corps qui, Montmirail ayant été abandonné par l'ennemi, est libre de ses mouvements. Ce corps attaquera l'armée de Bulow dans son flanc droit, pendant que le général Foch poussera son attaque de front. Mais lorsque le 10 au petit jour les troupes françaises entrent à la Fère-Champenoise, elles n'y trouvent plus que des arrière-gardes. La bataille reprendra plus au nord, très acharnée, sanglante. Mais le mouvement de l'ouest à l'est du 10^e corps français sera déterminant. Quand ses têtes refoulant devant elles la droite de Bulow auront atteint Vertus et la route de Fère-Champenoise ; quand simultanément, à l'aile droite, la 60^e division de réserve aura pénétré dans Sommesous évacué par les Saxons, le général Foch pourra annoncer au général Joffre que les Allemands sont partout en retraite et que la 7^e armée a atteint la vallée de la Sonde.

Tels furent les faits dans la région décisive de la bataille. La retraite du général de Bulow détermina naturellement celle des troupes du général de Hausen, XIX^e corps d'armée, XII^e de réserve et une division de cavalerie saxonne, et celle du duc de Wurtemberg, V^e et XVIII^e corps d'armée, VIII^e et XVIII^e de ré-

serve, une division de cavalerie. Ces généraux s'étaient trouvés devant la 4^e armée française qui avait combattu sur l'Ornain. Enfin, dans la région de Verdun-Argonne, où le prince-héritier d'Allemagne commandait les V^e, XIII^e, XVI^e corps actifs, V^e et VI^e de réserve et une division de cavalerie, l'attaque fut soutenue pendant toute la bataille par les deux corps d'armée du général Sarrail, assistés des troupes de la place de Verdun.

En résumé, les grandes lignes de cette bataille sont les suivantes :

Engagement décisif de toute l'armée allemande de France contre toute l'armée alliée entre Paris et Verdun.

Surprise de front et de flanc de l'aile droite allemande sur le Grand-Morin et sur l'Ourcq.

Tentative du centre allemand de percer le centre français au sud de la Marne, dans la région de Soisy, Fère-Champenoise, Vatry, et refoulement de cette tentative sur la vallée de la Sonde et sur la Marne vers Epernay-Châlons.

Attaque infructueuse de la gauche allemande sur l'Ornain et au sud de l'Argonne.

LA VERSION FRANÇAISE

Dans la nuit du 5 au 6 septembre, un communiqué avait annoncé que depuis la veille, où l'on avait constaté la marche de l'aile droite allemande s'éloignant de Paris vers le sud-est, la situation respective des armées n'avait subi aucune modification intéressante. « La manœuvre débordante de l'ennemi semble définitivement conjurée sur notre centre et à droite », avait-il dit. Le 6 septembre, la bataille commence.

Bordeaux, 6 septembre 1914, 3 h.

Les troupes de la défense avancée de Paris ont eu hier le contact avec des forces adverses paraissant couvrir sur l'Ourcq vers le sud-est le mouvement du gros de l'aile droite allemande.

Le petit engagement qui en est résulté a tourné à notre avantage.

C'est le commencement de l'attaque de flanc par l'armée Maunoury contre le IV^e corps de réserve allemand, sur la rive ouest de l'Ourcq.

Bordeaux, 7 septembre 1914, minuit 13.

1^o *A notre aile gauche.* — Nos armées ont repris contact, dans de bonnes conditions, avec l'aile droite ennemie, sur les rives du Grand-Morin.

2^o (A trait à la Lorraine et aux Vosges.)

3^o L'engagement qui s'est produit hier, entre des éléments de la défense avancée de Paris et la flanc-garde de l'armée d'aile droite allemande a pris aujourd'hui plus d'ampleur. Nous nous sommes avancés jusqu'à l'Ourcq, sans rencontrer une grande résistance. La situation des armées des alliés paraît bonne dans son ensemble.

C'est le début de l'attaque dirigée sur le front de l'armée de Kluck par le 18^e corps français.

Devant l'armée de Paris, le IV^e corps de réserve allemand s'est replié sur l'Ourcq.

Bordeaux, 7 septembre 1914, 20 h.

Une action générale est engagée sur une ligne passant par Nanteuil, le Haudouin, Meaux, Sézanne, Vitry-le-François et s'étendant jusqu'à Verdun.

Grâce à une action très vigoureuse de nos troupes, puissamment aidées par l'armée britannique, les forces allemandes, qui s'étaient avancées avant-hier et hier jusque dans la région de Coulommiers et de La Ferté-Gaucher, ont dû, dans la soirée d'hier, marquer un mouvement de recul.

Bordeaux, 7 septembre 1914, 23 h. 50.

A notre aile gauche. — Les armées alliées ont progressé sans que l'ennemi s'y soit énergiquement opposé.

A notre centre (région de Verdun). — Alternatives d'avance et de recul ; situation sans changement.

A Paris. — Les éléments de la défense avancée ont livré, dans le voisinage de l'Ourcq, des combats dont l'issue a été favorable.

Par ces deux communiqués de la fin de la journée du 7, le public est informé que la bataille qui a commencé la veille est devenue une bataille générale qui se poursuit sur la Basse-Marne, au sud de cette rivière, sur l'Ornain, bref, sur tout l'espace de Paris à Verdun. Les détails se rapportent à l'attaque de l'armée de Kluck par les armées d'Esperey, French et Maunoury, attaque qui, ce jour-là, est en voie de réussite.

De Bordeaux, 17 h. 40.

Nancy, le 8 septembre 1914.

A l'aile gauche. — Les armées alliées, y compris les éléments de la défense avancée de Paris, sont en progression continue depuis les rives de l'Ourcq jusque dans la région de Montmirail. L'ennemi se replie dans la direction de la Marne ; entre Meaux et Sézanne, les troupes franco-anglaises ont fait de nombreux prisonniers, dont un bataillon d'infanterie, une compagnie de mitrailleuses, et ont pris de nombreux caissons.

A notre centre. — De violents combats se sont livrés entre Fère-Champenoise, Vitry-le-François et la pointe sud de l'Argonne. Nous n'avons été nulle part refoulés et l'ennemi a perdu du terrain aux abords de Vitry-le-François, où un mouvement de repli de sa part a été nettement constaté.

9 SEPTEMBRE.

Bordeaux, le 9 septembre 1914, 16 h. 45.

A l'aile gauche, bien que les Allemands aient renforcé leurs troupes, la situation demeure satisfaisante. L'ennemi se replie devant l'armée anglaise.

Au centre, notre avance est lente mais générale.

De Bordeaux, 0 h. 50.

Nancy, le 9 septembre 1914.

A l'aile gauche. — Les Allemands ayant franchi, dans leur mouvement de retraite, le Petit-Morin, se sont livrés, en vue de protéger leurs communications, à de violentes et infructueuses attaques contre celles de nos forces qui occupent la rive droite de l'Ourcq.

Nos alliés les Anglais poursuivent leur offensive dans la direction de la Marne. Sur les plateaux du nord de Sézanne, nos troupes progressent, bien que péniblement.

A notre centre. — Violents combats avec alternatives d'avance et de recul partiels.

A notre droite. — (Nancy et les Vosges.)

Bordeaux, 9 septembre 1914, 23 heures.

A l'aile gauche, toutes les tentatives allemandes pour rompre celles de nos troupes qui se trouvent sur la rive droite de l'Ourcq ont échoué.

L'armée anglaise a franchi la Marne.

L'ennemi a reculé d'environ 40 kilomètres.

Au centre et à l'aile droite, aucun changement notable.

11 SEPTEMBRE.

De Bordeaux, 6 h. 25.

Nancy, le 11 septembre 1914.

A l'aile gauche. — Les troupes anglo-françaises ont franchi la Marne entre la Ferté-sous-Jouarre, Charly et Château-Thierry.

Au cours de sa progression, l'armée britannique a fait de nombreux prisonniers et pris des mitrailleuses.

Entre Château-Thierry et Vitry-le-François, la Garde prussienne a été rejetée au nord des marais de Saint-Gond. L'action continue avec une grande violence dans la région comprise entre le camp de Mailly et Vitry-le-François.

Au centre et à l'aile droite. — Situation stationnaire sur l'Ornain et en Argonne, où les deux adversaires maintiennent leurs positions.

Bordeaux, 11 septembre 1914, 17 h. 15.

L'autorité militaire française s'est attachée à ne donner que des nouvelles exactes. Ainsi que nous l'avons annoncé, une bataille est engagée depuis le 6 septembre sur le front s'étendant d'une façon générale de Paris à Verdun. Dès le début de l'action, l'aile droite allemande, qui avait atteint, le 6, la région au nord de Provins (armée commandée par le général von Kluck), se voyait obligée de se replier devant la menace d'enveloppement dont elle était l'objet ; par une série de mouvements habiles et rapides, cette armée parvenait à échapper à l'étreinte dont elle était menacée et se jetait avec la majeure partie de ses forces contre notre aile enveloppante au nord de la Marne et à l'ouest de l'Ourcq. Mais les troupes françaises qui opéraient dans cette région, puissamment aidées par la bravoure de nos alliés anglais, infligèrent à l'ennemi des pertes considérables et tinrent bon le temps nécessaire pour permettre à notre offensive de progresser par ailleurs. Actuellement et de ce côté, l'ennemi est en retraite vers l'Aisne et vers l'Oise. Il a donc reculé de 60 à 75 kilomètres depuis quatre jours. Entre temps, les forces franco-anglaises qui opéraient au sud de la Marne n'ont pas cessé de poursuivre leur offensive. Parties de la région du sud d'Esternay, elles ont débouché au nord de la Marne ; au sud de Château-

Thierry, de violents combats ont été engagés dès le début dans la région de La Ferté-Gaucher, d'Esternay et de Montmirail.

La gauche de l'armée du général von Kluck, ainsi que l'armée du général von Bulow se replient devant nos troupes. C'est dans la région comprise entre les plateaux au nord de Sézanne et Vitry-le-François que se sont livrés les combats les plus acharnés. Là opéraient, outre la gauche de l'armée von Bulow, l'armée saxonne et une partie de l'armée commandée par le duc de Wurtemberg. Par de violentes attaques répétées, les Allemands ont tenté de rompre notre centre sans y parvenir ; nos succès sur les plateaux au nord de Sézanne nous ont permis à notre tour de passer à l'offensive et, au cours de la nuit dernière, l'ennemi a rompu le combat sur le front compris entre les marais de Saint-Gond et la région de Sommesous pour se replier dans la région immédiatement à l'ouest de Vitry-le-François.

Sur l'Ornain, entre l'Argonne et la Meuse, où opèrent les armées du duc de Wurtemberg et du kronprinz, le combat dure encore avec des alternatives d'avance et de recul, mais sans grand changement dans la situation d'ensemble. Ainsi la première phase de la bataille de la Marne se dessine en faveur des armées alliées. puisque à l'aile droite la situation reste sans changement notable.

Dans les Vosges et devant Nancy, quelques pièces allemandes à longue portée essaient de bombarder. La situation générale s'est donc complètement transformée depuis quelques jours, tant au point de vue de la stratégie qu'au point de vue tactique. Non seulement nos troupes ont arrêté la marche des Allemands, que ceux-ci croyaient être victorieuse, mais l'ennemi recule devant nous sur presque tous les points.

Bordeaux, 11 septembre, 23 h. 25.

A l'aile gauche. — Notre succès s'accroît, nos progrès ont continué au nord de la Marne et dans les directions de Soissons et de Compiègne. Les Allemands nous ont abandonné de nombreuses munitions, du matériel, des blessés et des prisonniers. Nous avons pris un nouveau drapeau ; l'armée britannique s'est emparée de 11 canons et d'un matériel important et a fait 1200 à 1500 prisonniers.

Au centre. — L'ennemi a cédé sur tout le front entre Sézanne et Revigny. Dans l'Argonne, les Allemands n'ont pas encore reculé. Malgré les efforts fournis par les troupes au cours de ces cinq journées de bataille, elles trouvent encore l'énergie de poursuivre l'ennemi.

A l'aile droite, Lorraine et Vosges. — Rien de nouveau.

Les jours suivants, du 12 au 15 septembre, les

communiqués indiquent sobrement les grandes lignes de la retraite allemande. Le 12, le mouvement est général entre l'Oise et la Marne ; il se manifeste également sur l'Ornain ; dans l'Argonne, les forces allemandes commencent à céder. Puis, la retraite s'accroît. Cette phase de l'opération donne lieu à ce qu'il y a eu de plus vif dans la rédaction des communiqués (passage que nous soulignons). Il s'agit du télégramme du 13, 7 h. :

Malgré les fatigues occasionnées par cinq jours de combats incessants, nos troupes poursuivent vigoureusement l'ennemi dans sa retraite générale. *Cette retraite paraît être plus rapide que ne l'avait été le mouvement de progression* ; elle a été si précipitée sur certains points, que nos troupes ont ramassé dans les quartiers généraux, à Montmirail notamment, les cartes, documents, papiers personnels abandonnés par l'ennemi, ainsi que des paquets de lettres reçues ou à expédier.

Partout, et entre autres dans la région de Fromentières, l'ennemi a abandonné des batteries d'obusiers et de nombreux caissons. Les prisonniers faits donnent une impression marquée de dénuement, de surmenage et de découragement ; les chevaux sont particulièrement harassés.

Dès le 14, les communiqués accusent un arrêt de la retraite de l'ennemi. Ses arrière-gardes ont été partout rejointes ; il semble faire tête sur le front jalonné par l'Aisne. Le lendemain, les communiqués passeront du doute à la certitude ; les arrière-gardes ont fait tête, en effet, et ont été rejointes par les gros. C'est la bataille de l'Aisne qui commence.

LA VERSION ALLEMANDE

« L'ennemi se trouve devant les armées des généraux von Kluck-von Hausen-von Bulow et du duc de Wurtemberg, sur les deux rives de la Marne, appuyée sur la place de Verdun.

» Devant l'armée du prince héritier d'Allemagne,

l'ennemi a offert de la résistance, mais il a été rejeté vers le sud.»

C'est sur ce renseignement du 3 septembre que le service des communiqués allemands a clos la série de ses télégrammes relatifs à la poursuite des alliés. Les jours suivants, le télégraphe garde le silence. Il le rompra le 6, mais pour parler de tout autre chose que de la bataille qui s'est engagée ce jour-là. Avant les commentaires, il convient de reproduire la suite des dépêches officielles du 6 au 13 septembre :

Berlin, 6 septembre.

Deux des forts de Maubeuge et les positions intermédiaires sont tombés entre nos mains. Nous avons pu diriger contre la ville le feu de notre artillerie. Dans la ville même, des incendies se sont déclarés à plusieurs endroits.

De documents dont nous nous sommes emparés il résulte que l'ennemi a été complètement surpris par l'offensive des armées von Kluck et von Bulow au nord de la Meuse belge. Le 17 août il croyait qu'il n'y avait sur ce point que de la cavalerie allemande. La cavalerie placée sous les ordres du général von Marwitz a donc rempli sa mission de couvrir le mouvement de nos troupes.

Berlin, 8 septembre.

Le grand quartier-général communique le 8 septembre : Maubeuge a capitulé hier. 40 000 prisonniers dont quatre généraux 400 canons et une grande quantité de matériel de guerre sont tombés entre nos mains.

Berlin, 9 septembre.

Le grand quartier général annonce que les troupes allemandes continuent toujours à trouver des balles dum-dum sur tout le front de la bataille sur des Anglais et des Français faits prisonniers.

Berlin, 10 septembre.

A l'est de Paris, les détachements qui s'étaient avancés le long de et à travers la Marne ont été attaqués par des forces supérieures en nombre, venant de Paris, et entre Meaux et Montmirail.

Ils ont retenu l'ennemi ; après des combats acharnés qui ont duré deux jours, ils ont eux-mêmes progressé. A l'annonce de l'approche de nouvelles fortes colonnes ennemies, leur aile s'est repliée. L'ennemi ne l'a poursuivie en aucun endroit.

Au cours de ces combats, 50 canons et plusieurs milliers de prisonniers ont été pris.

Des détachements qui combattent à l'ouest de Verdun ont progressé.

Berlin, 11 septembre.

L'armée du prince héritier s'est emparée jeudi de la position fortifiée ennemie située au sud-ouest de Verdun. Des détachements de l'armée attaquent les forts du sud de Verdun. Ces forts subissent depuis mercredi le feu de notre artillerie lourde.

Berlin, 11 septembre.

Jusqu'au 11 septembre, il a été transporté en Allemagne environ 220 000 prisonniers, soit :

Français : 1680 officiers et 86 700 soldats.

Russes : 1830 officiers et 91 400 soldats.

Belges : 440 officiers et 30 200 soldats.

Anglais : 160 officiers et 7350 soldats.

Parmi les officiers se trouvent deux généraux français, quinze généraux russes, ainsi que le commandant de la garnison de Liège.

Un grand nombre d'autres prisonniers sont actuellement dirigés sur les divers camps.

C'est tout. En fait, la bataille proprement dite est finie ; elle est dans la période de la poursuite, les 9 et 10 ayant été les journées décisives. Sauf l'allusion du 9 à propos des balles dum-dum, le service officiel de presse n'a commencé à en parler que le 10, comme elle prenait fin, et son récit se résume en une double victoire remportée près de Paris par des détachements cependant inférieurs en nombre, qui ont enlevé 50 canons et plusieurs milliers de prisonniers, et par le prince impérial, à Verdun, dont la grosse artillerie bombarde les forts, bombardement purement imaginaire d'ailleurs, la suite l'a établi.

Cependant, les commentaires vont leur train dans la presse universelle. Des détails circulent sur la victoire des alliés. Les journaux britanniques surtout témoignent leur très vive satisfaction. Ils communiquent à leurs lecteurs les dépêches du maréchal French, qui décrivent la retraite générale de la ligne allemande, la poursuite à courte distance, le passage de la Marne par les corps d'armée anglais, les pri-

sonniers et les pièces d'artillerie capturés. Sur quoi, télégramme de Berlin, le 14 :

Le Grand État-Major communique que « sur le théâtre occidental de la guerre, les opérations, dont les détails ne peuvent être encore publiés, ont conduit à une nouvelle bataille qui nous est favorable. Les nouvelles publiées par l'ennemi, par tous les moyens, sont fausses. »

Et pour donner plus de poids à ce démenti militaire, intervention de l'autorité gouvernementale :

« L'office des affaires étrangères dément catégoriquement, en les désignant de « pures inventions », les informations de la presse de Londres du 13 septembre relatant des défaites allemandes.

» L'office déclare que les Allemands n'ont perdu ni canons, ni prisonniers devant Paris. Au contraire, ils ont pris à l'ennemi 50 canons et des milliers de prisonniers.

» La situation devant Paris est favorable.

» La tentative des Français de briser le front allemand a été repoussée victorieusement. »

(Signé) ZIMMERMANN.

Dès le lendemain, 16 septembre, une dépêche Wolff, confirmant tacitement ces deux démentis informera qu'on mande du grand quartier général, le 15 septembre, à 9 h. du soir :

« La bataille qui dure depuis deux jours à l'aile droite de nos armées de l'ouest, s'est étendue mardi vers l'est jusqu'à nos forces opérant à Verdun. Jusqu'à présent, il y a à signaler des succès partiels des armées allemandes sur quelques points du grand champ de bataille. Du reste, la bataille dure encore. »

Fort intéressante la succession de ces trois dépêches. Elle est le prélude de la nouvelle manœuvre morale destinée à cacher la défaite au peuple allemand. Comme les dépêches relatives aux jours de Liège, elle crée

l'équivoque, et comme après la deuxième bataille de Mulhouse, il va se produire une solution de continuité dans le récit des événements, solution de continuité que la manœuvre morale aura pour mission de masquer, si une victoire ultérieure ne la corrige pas.

En effet, que contient le démenti militaire ? Trois affirmations :

1. Tout ce qui a été publié hors d'Allemagne au sujet des opérations est faux ;

2. On ne peut encore publier les détails de celles-ci ;

3. Ces opérations ont conduit à une nouvelle bataille, actuellement favorable aux armes allemandes.

A défaut de détails dont le récit est ajourné, que sait-on des lignes générales de la première bataille ? Uniquement ce qu'en dit la dépêche du 10 septembre, qui a affirmé le repli de la droite devant l'Ourcq, sans poursuite de l'ennemi, et une progression dans la région de Verdun.

La situation de l'armée serait donc la suivante à la date du démenti, le 14 : aile droite progressant face à Paris ; centre sur la Marne ; gauche en progrès au sud-ouest de Verdun, dont les forts du sud sont bombardés. Tout le mouvement de retraite est supprimé, c'est-à-dire tous les faits du 10 au 14 septembre. Ils appartiennent d'ores et déjà à la nouvelle bataille qui s'annonce favorablement devant Paris puisqu'elle débute par le refoulement victorieux de la tentative française de briser le front allemand. Ceci sera raconté après la victoire qui se prépare ; la dépêche Wolff du 16 septembre commence ce récit. Que l'on remarque, au surplus, l'insistance du démenti Zimmermann supprimant la retraite. Les Allemands n'ont perdu ni canons ni prisonniers « devant Paris » ; la situation « devant Paris » est favorable.

Exactement l'équivoque de Liège et de Mulhouse. Le trou du 11 au 14, la victoire escomptée le comblera.

Elle permettra un raccord aisé. La défaite du 9 et du 10, dont le service de presse a fait deux victoires, la retraite des 11, 12 et 13, bref, toute la bataille de la Marne ne sera plus qu'un épisode, un incident passager. Il deviendra possible de publier les « détails » de l'opération, comme dit la dépêche. Mais si la nouvelle bataille n'a pas le résultat escompté ? Dans cette alternative, le service de presse remplacera la victoire absente. La manœuvre morale fera le nécessaire. Les démentis en sont la préface.

La manœuvre morale allemande de la Marne.

Que le lecteur se reporte à la planche colorée n° 3. Elle reproduit un formulaire de lettre de campagne dont les soldats allemands du front sont autorisés à se servir pour leur correspondance avec l'intérieur. L'exemplaire reproduit appartient à une édition autorisée par le représentant du général commandant le XIII^e corps d'armée. L'indication de cette autorisation figure au haut du recto à gauche, sous le titre : « SCHEMATISCHE Darstellung der vom grossen Generalstab AMTLICH bekannt gegebenen Kriegereignisse ». « Exposé SOMMAIRE des résultats de la guerre communiqués OFFICIELLEMENT par le grand état-major général. »

Cette mention de l'origine officielle des renseignements, confirmée par l'autorisation pareillement officielle de la publication du document et de son utilisation par et à destination des soldats, authentique, pour ainsi dire, cette entreprise de l'industrie privée, la scelle d'une garantie gouvernementale de véracité. Des milliers de militaires trouveront là le récit des événements, tels que l'autorité supérieure les fait connaître ; et des milliers de famil-

les les connaîtront par la même voie, puisque le document est destiné à la correspondance postale. Il contient, à cet effet, une page blanche pour le texte du correspondant, et une note avise que des feuillets séparés peuvent être ajoutés jusqu'à concurrence du poids de 50 grammes. Le document lui-même se plie pour l'expédition, de manière à ce qu'il n'y ait qu'à écrire l'adresse du destinataire et les mentions relatives à l'expéditeur sur la page ménagée à cet effet. Le tout se cache à l'aide d'un petit carré de papier gommé que la copie ci-jointe n'a pas reproduite, et qui porte le dessin de la croix de fer avec le millésime 1914. A part ce détail et le nombre des couleurs, la copie est strictement conforme à l'original. Ce dernier figure les eaux en bleu et le territoire allemand en violet.

Les cartes sont celles des théâtres d'hostilités, théâtre d'occident sur une des faces, théâtres d'orient et colonial sur l'autre. Que l'on examine la carte de l'Occident. Des lignes conventionnelles rouges indiquent les itinéraires généraux des armées allemandes. Les tracés de ces lignes sont répétés dans la marge de gauche, sous les photographies des généraux commandant les armées.

Dans la marge de droite, le tableau chronologique des événements, c'est-à-dire les télégrammes du grand quartier-général résumés, mais aussi amplifiés. Des renvois à la carte fixent les lieux ¹.

Il n'y a là que des victoires. Jusqu'au 5 novembre, dernier jour de la chronologie, on compte environ 90 succès, un par jour en moyenne, approximativement. Deux ou trois engagements sont déclarés indécis, telles les deux batailles qui ont eu lieu devant Paris, à Meaux et à Montmirail, le 10 septembre. A la date du

¹ Une planche-annexe donne la traduction française de ce tableau chronologique.

8 août, on trouve un revers naval, très modeste, la perte d'un bateau pose-mines *Reine Louise*, immédiatement compensée par celle du bateau assaillant, le croiseur britannique *Amphion* coulé à fond. Pendant toute cette période de trois mois, il ne s'est produit qu'une défaite proprement dite: deux bataillons de forteresse ont été surpris dans la vallée de Schirmeck, le 14 août. En revanche, les désastres ennemis chiffrent par 350 000 Français battus le 20 août; 400 000 Français et Belges battus le 27; 500 000 Français battus le 1^{er} septembre; 40 000 Alliés faits prisonniers le 7; plus l'armée anglaise battue à St-Quentin, et d'autres destructions moins graves mais multipliées. En résumé, au moment des affaires indécises de Meaux et de Montmirail qui, dans la chronologie allemande, figurent la bataille de la Marne, la balance des revers présente au public allemand l'échec de deux bataillons de forteresse contre la défaite de 1 400 000 ennemis en chiffre rond. Voilà le sommaire des communiqués du grand quartier-général autorisé par le représentant du général commandant le XIII^e corps d'armée ¹.

Revenons à la carte. Le long des itinéraires à l'encre rouge, des chiffres, encadrés ou non, suivant l'importance de l'événement auquel ils se réfèrent, rappellent la date des batailles livrées par les armées en marche. Le 24 août, par exemple, l'armée du

¹ Postérieurement, une nouvelle édition a prolongé le tableau chronologique jusqu'au 9 décembre, toujours dans le même esprit. Détail curieux, la mention de l'autorisation officielle a disparu du sous-titre. Autre détail curieux, le même tableau figure exactement dans les mêmes termes dans une autre publication de propagande éditée par M. Berg, à Berlin, la *Kriegs-Chronik* mensuelle. Peut-être le retrouvera-t-on ailleurs encore. Il apparaît ainsi comme probable que le résumé des communiqués officiels répandu dans le public par la lettre de campagne, à Stuttgart, et par la *Kriegs-Chronik*, à Berlin, émane d'un bureau central officiel ou à étroites accointances officielles. On peut croire aussi que le graphique de la manœuvre figurée sur la carte n'est pas l'œuvre d'un libraire dénué de connaissances militaires.

duc de Wurtemberg a livré le combat de Neufchâteau. Le 27, les armées de Bulow et de Hausen réunies ont livré la bataille de Charleroi. Le 10, a eu lieu la première bataille de Mulhouse, celle où les Allemands furent victorieux. Aucune indication ne rappelle la seconde, celle du 19 août, où ils furent vaincus. Les communiqués du quartier-général n'y ont jamais fait la plus légère allusion.

Les lignes itinéraires aboutissent à un pointillé qui les aligne. Toute la manœuvre morale allemande de la Marne est contenue dans le texte explicatif de cet alignement, et dans les hachures qui, arrêtées au cours de l'Aisne, représentent les territoires occupés par les forces allemandes.

Limite des combats livrés par les avant-gardes des armées allemandes de poursuite du 9 au 11 septembre, dit le texte. Il contient, comme on voit, deux affirmations contraires à la vérité. La limite ne devrait pas être tracée à la hauteur de Meaux et de Montmirail, mais au nord de Provins. Puis, elle ne devrait pas être indiquée comme celle des avant-gardes, mais bien des armées elles-mêmes, que les hachures laissent sur l'Aisne, avec la mention : *bataille de l'Aisne depuis le milieu de septembre*. Cette équivoque du dessin répond exactement à l'équivoque des télégrammes officiels des 14, 15 et 16 septembre, raccordés à celui du 3. Le graphique fait ressortir avec une clarté qui ne laisse rien à désirer la manœuvre morale, consistant à imaginer de toutes pièces une opération stratégique sous laquelle disparaisse la perte de la bataille.

Le 3 septembre, le grand quartier-général a montré les cinq armées allemandes en présence de l'ennemi qui battait en retraite sur et derrière la Marne. Quelques avant-gardes ont atteint cette rivière (pages 32 et 33). Les avant-gardes ont poussé au sud, se sont heurtées à l'adversaire et, combattant en retraite,

l'ont amené sur la ligne de l'Aisne devant les gros, prêts à la contre attaque. Là s'est engagée la vraie bataille, la nouvelle bataille annoncée par le démenti militaire du 14 septembre. Au sud de la Marne, il n'y a eu que des affaires d'avant-postes, une amorce de la manœuvre, une invite à l'ennemi à venir attaquer la position fortifiée.

En d'autres termes, la version allemande diffère de la version française en ce qu'elle ne connaît pas une manœuvre de la Marne et une bataille de l'Aisne. Elle ne connaît qu'une seule et unique opération, la manœuvre de l'Aisne, que la presse germanique a baptisée *Die Schlacht vor Paris*, et où les affaires de la Marne figurent à titre d'épisode préliminaire.

La fausseté de cette version ressort avec une brutale netteté tant de l'ordre de bataille des armées au moment de la prise de contact, entre la Marne et la Seine, que des circonstances qui ont précédé cette prise de contact, et de la doctrine militaire professée en Allemagne.

L'ordre de bataille montre la presque totalité des forces allemandes d'occident entrées au feu. Il y a lieu de joindre, en effet, à l'engagement de front entre Paris et Verdun, l'engagement de flanc, dirigé sur la frontière militaire française de l'est, avec attaque principale sur Nancy, aux fins de s'ouvrir la trouée de Charmes.

On peut laisser au second plan l'extrême aile gauche allemande, dans la région alsacienne. La VII^e armée qui occupe cette région et dont les têtes de colonnes cherchent à gagner les cols des Vosges n'en compte pas moins quatre corps d'armée, les XIV^e et XV^e actifs et de réserve.

En Lorraine, l'armée du prince de Bavière s'est montrée nettement offensive. Elle est composée des trois corps bavarois et du XXI^e de Sarrebruck, avec

une division de cavalerie bavaroise. Les batailles livrées sur ce front par ces troupes n'ont pas abouti. Elles n'en ont pas moins accompagné la bataille de la Marne. C'est après l'issue malheureuse de cette dernière que la retraite commence en Lorraine, les Français rentrant, le 12 septembre, à Lunéville évacué par le XXI^e corps, et suivant, les jours d'après, le recul de l'ennemi au nord de la Meurthe et de la Moselle.

Au total, six corps d'armée actifs et deux de réserve auraient agi sur la couverture de droite de la ligne anglo-française.

Quant à l'attaque de front, elle a été menée, comme on l'a vu, par vingt et un corps d'armée sur les vingt-trois qui ont franchi les frontières françaises du nord-est et du nord. De ces vingt-trois, l'un, le XI^e de réserve, a été maintenu devant Maubeuge; et des vingt-deux autres un seul aussi, le VII^e de réserve, de l'armée de Bulow, est demeuré à Reims. La réalité est ainsi très exactement l'opposé du mirage évoqué par les informations allemandes. Au lieu d'une faible proportion des troupes sur la Marne et du gros sur l'Aisne, elle montre plus des 21/22 sur la Marne et sur l'Ornain, et moins de 1/22 sur l'Aisne.

Dans le dessin même de la bataille, s'affirme l'intention, que l'on pourrait appeler traditionnelle, du haut commandement allemand, l'attaque par les deux ailes. Dans la zone de droite, dix corps d'armée. Dans la zone de gauche, en liaison avec les quatre corps du prince de Bavière, les cinq du prince impérial. Total neuf corps. Dans la zone centrale, entre ces deux masses puissantes, six corps d'armée seulement, moins du quart de l'armée.

Voilà pour l'ordre de bataille. Voyons les circonstances immédiatement antérieures à la prise de contact. De l'ensemble comme des détails de tous les communiqués allemands du 21 août au 3 septembre

ressort la persuasion du grand état-major de la complète déroute de l'adversaire.

Le communiqué du 22 août est intitulé la fuite de l'armée française des Vosges, l'effectif des vaincus est supputé de huit corps d'armée. Ils perdent 10 000 prisonniers, et « au moins » 50 canons.

La dépêche du 27 annonce l'ennemi battu sur « toute la ligne » et « en pleine retraite ». Impossible de chiffrer ses pertes en tués, blessés, prisonniers, étendards. Les généraux de Bulow et de Hausen ont battu « complètement » environ huit corps d'armée, ce qui, avec les huit de Lorraine, fait seize.

Le communiqué du 28 déclare l'armée anglaise, plus trois divisions françaises de territoriale, « complètement battues » et « en pleine retraite ». Plusieurs milliers de prisonniers. Huit batteries prises. Dans les Vosges, les soldats allemands victorieux après avoir repoussé les troupes de montagne françaises « jusqu'à l'est d'Épinal » continuent à avancer. « Le bourgmestre de Bruxelles a informé le commandement allemand que le gouvernement français se voyait dans l'impossibilité de secourir les Belges par une offensive, attendu que les Français étaient eux-mêmes « complètement réduits à la défensive ».

Le télégramme du 31 août fait savoir que le général de Bulow a de nouveau « battu complètement » une armée française supérieure en nombre. Le général de Bulow disposant de cinq corps d'armée, il faut en supposer au moins six du côté français. Ajoutés aux seize d'avant, cela fait vingt et un, plus trois divisions de territoriale, plus l'armée anglaise.

Enfin, le 3 septembre, le grand quartier-général mande encore que devant le prince héritier d'Allemagne, l'ennemi « a été rejeté vers le sud ».

Voilà le tableau que se fait de l'armée alliée l'état-major allemand. Admettons que dans l'ivresse du

succès, le rédacteur du quartier-général force légèrement la note, il en reste plus qu'assez pour produire l'image d'une déroute. L'état-major doit être d'autant plus disposé à le croire qu'à aucun moment il n'a douté de la supériorité de l'armée allemande, de sa propre supériorité sur un ennemi qui devait être vaincu. Il ne serait pas parti en guerre sans cette persuasion. La défaite des Français est la conséquence inéluctable de l'insuffisance technique de leur armée et des qualités organisatrices supérieures des Allemands. Les faits confirment la théorie. La victoire obtenue établit la précision des dispositions prévues pour l'obtenir. Cette victoire a été organisée de longue main, et ce qui est organisé d'une façon impeccable aboutit par la force de la logique. Animé de cette conviction et d'une pareille confiance en soi-même, l'état-major allemand, par la force de la logique aussi, ne peut pas interpréter la retraite extrêmement rapide de l'ennemi, à la suite des grands engagements qui l'ont déterminée, autrement que comme une confirmation de la clarté de ses vues. Elle est la sanction de sa supériorité et la récompense de ses mérites et de son travail.

L'état-major allemand a cru à la défaite irrémédiable de l'armée alliée. Comment expliquerait-on d'ailleurs les dépêches qui viennent d'être rappelées et qui ont annoncé cette défaite progressive au peuple allemand et au monde, s'il n'y avait pas cru? On comprend les démentis à la vérité aux dates des 14 et 15 septembre, quand il fallut cacher une réalité désastreuse à laquelle, en Allemagne, personne n'était préparé. Mais entre le 21 août et le 3 septembre, alors que succès sur succès souriaient à l'état-major, pourquoi aurait-il menti? Ainsi posée, la question tranche le débat, semble-t-il.

Il y a, du reste, un précédent à invoquer. C'est

l'heure de rappeler le cas de Liège. Il a été laissé en suspens, ci-dessus, comme douteux. Mais voici le cas de la Marne qui trahit le même phénomène psychologique. A Liège déjà, la croyance de l'état-major allemand dans l'immanquable victoire l'a conduit à devancer les temps. Il a annoncé le succès avant qu'il fût définitivement acquis. Ne doit-on pas voir, dans la répétition du même phénomène, — la suite des événements fournira d'autres exemples, — le résultat d'une conviction de supériorité, presque d'infaillibilité, profondément ancrée, préexistante et persistante ?

C'est donc dans cet état d'esprit, et dans les circonstances de fait qui ont précédé le 6 septembre, que l'état-major allemand aurait conçu et jugé nécessaire sa manœuvre d'un rideau d'avant-postes combattant en retraite pour provoquer une bataille défensive-offensive sur la ligne des gros ! Est-ce ainsi que l'on se comporte vis-à-vis d'un ennemi battu ? Est-ce ainsi surtout que l'enseigne la doctrine de l'armée allemande ?

Chacun sait qu'il n'en est rien. Au début de la guerre de 1870, la question aurait pu être posée. Moltke, élève de Clausewitz, penchait pour le procédé de la défensive-offensive qui lui paraissait répondre aux progrès des armes à feu. Recevoir l'attaque sur une position défensive bien choisie, puis riposter en contre-attaquant l'adversaire au moment où il apparaîtrait affaibli par son effort.

Les circonstances ne se prêtèrent pas à cette tactique. La supériorité numérique des Allemands, d'une part, leur supériorité technique et d'organisation, d'autre part, le tout dominé par la confiance légitime que leur inspirait le sentiment de ces supériorités, conduisirent à l'attaque immédiate constante, et sa

réussite presque constante aussi dicta la rédaction des règlements postérieurs, ceux d'aujourd'hui.

Ils sont, en principe, dans toutes les armées les mêmes. Les grands succès ont cet effet de plier les intelligences aux procédés qui les ont ou paraissent les avoir procurés. Depuis 1870, tous les règlements, et particulièrement ceux de l'armée allemande, ont proclamé le culte de l'offensive, l'attaque à fond, partout et toujours, sauf dans quelques cas déterminés et subsidiaires. Il serait extraordinaire que, tout à coup, sur la Marne, sans aucun motif apparent, les chefs allemands eussent renié les leçons de 1870, enseignées pendant quarante-quatre années de paix, et soulignées par ailleurs à l'occasion de chaque avantage.

Il convient même de pousser plus loin cette argumentation. L'offensive qui seule procure la victoire n'est qu'un premier élément de la doctrine. Un second élément est la poursuite destinée à parfaire l'offensive et à lui imprimer son caractère résolutif. Afin de mieux faire saisir l'importance dont la doctrine allemande revêt ce suprême élément, cette *ultima ratio* de la victoire, il faut citer les textes, articles 421 et suivants du Règlement de l'infanterie du 29 mai 1906 :

« Se contenter de battre l'ennemi, c'est se contenter d'une demi-victoire. La victoire devient complète par la poursuite qui a pour but l'anéantissement de l'adversaire.

» A défaut d'une poursuite énergique, un adversaire battu sera bientôt en mesure d'opposer une nouvelle résistance qu'il faudra briser par un nouveau combat.

» La défaite de l'ennemi doit être poussée jusqu'à sa désorganisation complète, tant par le feu qu'en marchant sur ses talons avec acharnement. Offre-t-il un but vulnérable, on tire ; échappe-t-il au feu, on met tous ses efforts à le rejoindre afin de lui infliger

de nouvelles pertes au moyen de l'artillerie, du fusil, des mitrailleuses ou de l'arme blanche.

» La cavalerie et les détachements d'infanterie qui sont sur ses ailes accompagnent parallèlement sa retraite et lui tombent dans les flancs ou dans le dos.

» Chaque chef apporte toute son énergie à une poursuite sans trêve. Des troupes même victorieuses ne sont pas soustraites à l'épuisement ; la nature leur impose ses droits pour les exciter ou les déprimer. Seule une volonté forte permet au chef de surmonter sa propre fatigue pour entraîner ses subordonnés.

» En un moment pareil, le chef doit faire presque l'impossible et ne pas reculer devant l'obligation de la dureté à l'égard de ses troupes. Mieux vaut abandonner qui ne peut suivre. Il ne faut pas plus prendre en considération ces pertes-là pour arrêter la poursuite, qu'on n'en a tenu compte auparavant lorsqu'il s'agissait de gagner le combat. »

Qu'on relise les communiqués au sujet de la poursuite en France à la lumière de ces prescriptions. Les armées qui activent leurs pas, ardentes à rapprocher de l'ennemi, canons, fusils, mitrailleuses et baïonnettes, négligeant les trophées dont elles n'ont pas le temps d'établir le compte. Soldats du général de Kluck, cherchant la poursuite parallèle, conforme au règlement, pour tomber dans le flanc des fuyards. Étapes précipitées de colonnes de corps d'armée à travers le nord de la France, sans considération des pertes. N'est-ce pas la pure doctrine tactique de toutes les écoles de guerre, y compris celle de Berlin ? L'offensive sans arrêt et la poursuite sans repos jusqu'à l'anéantissement de l'adversaire battu ? Or l'état-major allemand voudrait laisser croire que tout cela est faux ; que le 3 septembre arrivant sur la Marne avec l'épée dans les reins d'un ennemi qu'il a plusieurs fois chassé devant lui, il a changé de sys-

tème, renoncé à la poursuite et donné l'ordre à son armée d'attendre sur l'Aisne le retour de cet adversaire vaincu !

Si invraisemblable qu'il soit, ce récit de l'événement a été répandu officiellement dans le public allemand, qui d'une confiance docile, d'une foi naïve en l'autorité et dans ce qu'il appelle la vérité allemande, l'a cru. C'est cela qu'il faut retenir, car c'est cela qui éclaire la manœuvre morale en Allemagne, explique la grande liberté dont ses directeurs ont pu s'autoriser, et fait comprendre en même temps pourquoi, hors d'Allemagne, l'opinion publique éclairée a promptement entouré de ses doutes les informations du quartier-général de l'empereur.

On ne rend pas au sel la saveur qu'il a perdue. On ne rend pas volontiers sa confiance à qui l'a trompée quelquefois.

La légende de la Marne.

On peut maintenant conclure, avec quelque sécurité, semble-t-il, au sujet de la valeur documentaire des premières sources officielles relatives à cette bataille de la Marne, dont l'importance est apparue croissante au fur et à mesure que la suite de la campagne a affirmé et confirmé son résultat.

Les télégrammes français paraissent à peine tendancieux. Ils suivent de près les grandes lignes de la version réelle, c'est-à-dire de celle qui résulte des seuls documents actuellement connus. Ils laissent même une impression plus nette que ceux des défaites du mois d'août, par quoi il faut entendre qu'ils accentuent moins les résultats victorieux que ceux-là n'ont atténué les effets de la défaite.

Les bulletins allemands, comme il y a un siècle les

bulletins de Napoléon I^{er}, ont créé une légende. Elle sera probablement moins tenace que celles de l'épopée, mais elle a suffi à vicier pour longtemps le service de presse et les propos du grand quartier-général. Une fois lancée dans la circulation, elle ne put en être retirée. Lorsqu'au mois de janvier 1915 le nouveau chef de l'état-major, général de Falkenhayn, accorda une interview à M. Conger, le représentant berlinois de l'*Associated Press*, il fut lié par elle comme toutes les autorités militaires et politiques. La version qu'il dut esquisser à son interlocuteur, fut, avec quelque retenue, celle du service officiel des informations. Il n'aurait pu autrement, sous peine de démentir les communiqués antérieurs, de jeter l'étonnement dans les foules et d'éveiller contre le haut commandement les pires et les plus dangereuses suspicions. Les fautes du service de presse appartiennent à celles dont Moltke disait que, commises au début d'une campagne, elles ne se corrigent plus.

La bataille de la Marne a été l'épreuve critique de ce service en Allemagne. Les communiqués de fin août et des premiers jours de septembre avaient présenté l'ennemi comme définitivement détruit. Il ne s'agissait plus que de le poursuivre énergiquement et d'achever sa dislocation. C'était le point final du grand plan de destruction foudroyante de l'ennemi d'occident, annoncé à l'avance, dont personne en Allemagne ne doutait, et que suivrait la destruction de l'ennemi d'orient. Au lieu de ce point final, la bataille aboutit à l'échec du grand plan de campagne. Tout fut remis en question, et l'armée jusqu'alors victorieuse contrainte à une attitude défensive.

Impossible, après les informations sans retenue des jours précédents, d'avouer cela au public emballé. C'est alors que la légende prit naissance. On usa de tous les stratagèmes pour l'ancrer dans les esprits,

et le général de Falkenhayn fut contraint d'y souscrire comme tout le monde, peut-être un peu plus que tout le monde puisqu'elle avait pris naissance sous son ministère. Lorsque nous revînmes en arrière pendant notre marche sur Paris, expliqua-t-il, nous opérâmes une conversion sur notre ligne actuelle, où nous remportâmes un succès complet.

Complet? Il faut le demander à la bataille de l'Aisne, puisque c'est d'elle que le service de presse allemand a attendu la confirmation de ses démentis de la Marne.
